

D J E B E L T A Y A

Un accrochage pendant la guerre d'Algérie

Par le médecin – lieutenant Edmond-Henri STEU



Nous nous mettons en route, ce mercredi 26 Mai 1958, en pleine nuit.

Vers quatre heures du matin, nous stoppons à Bordj Shabath, petit village fermé, situé à environ trente kilomètres d'Oued Zénati. De là, nous débarquons dans un silence tout à fait relatif et, nous mettant en colonne, nous poursuivons notre route à pied. A Bordj Shabath, l'oued Sabath, venu de l'ouest, se joint à l'oued Zénati, venu du sud. Ensemble, ils forment l'oued Bou Hamdane, qui file vers l'est, vers Hamman Meskoutine et Guelma. A mi-chemin, entre ces deux dernières agglomérations, se trouve **Taya**, petite station de chemin de fer, adossée au massif imposant du **Djebel Taya**.

L'aube se lève timidement. A notre droite, monte le djebel. A notre gauche, la pente descend, lentement, vers l'oued, à cinq cents mètres plus bas. A l'est, une lueur rose auréole, peu à peu, les montagnes, incisant le ciel sombre, gagnant, petit à petit, les ravins et les gorges de la vallée. Nous voyons bientôt assez clair pour apercevoir les hommes de Sautel dans l'oued lorsque, en formation, nous commençons notre progression. Le ratissage de l'oued, et de ses deux versants, se fait sur une largeur de près de trois kilomètres.

Le terrain se révèle, d'emblée, très tourmenté : Les pentes, qui descendent vers l'oued, sont ravinées de petits torrents à sec qui nous barrent la route. Parfois, ce sont des arêtes rocheuses, qui se dressent sur notre chemin, terminées au-dessus du Bou Hamdane, par de curieux promontoires. Des arbres apparaissent, de plus en plus nombreux. Ce sont d'épais buissons d'épineux que chacun évite soigneusement, pour ne pas remporter, en souvenir, les pointes acérées qu'ils dressent partout. Parfois, ces épineux sont serrés en bosquets impénétrables. Dans tous les ouaddi, affluents, verdoie une traînée épaisse de lauriers roses. Ce terrain s'avère très mauvais pour notre action. Les rebelles peuvent s'y dissimuler avec facilité. En contrebas de notre propre marche, la tâche est encore plus malaisée. Le lit du Bou Hamdane est encombré de gigantesques rochers arrondis. Les soldats y progressent, comme des fourmis parmi les galets.

Il fait, maintenant, de plus en plus chaud. Chaque soldat s'est couché, son arme à portée de la main face au terrain non encore ratissé. Je suis seul, un peu à l'écart, allongé sur une énorme pierre plate. J'ai ma carabine devant moi, mes jumelles aux yeux. Rien ne bouge dans ce paysage, si loin que portent les jumelles.

L'air semble grésiller de soleil. Mes camarades sont tous couchés dans l'herbe jaune, certains sont écrasés de chaleur et dorment. C'est alors que je remarque au loin, dans le ciel, une demi-douzaine de petits points noirs. Ils se rapprochent vite et ma première pensée – des charognards – fait place à une certitude : des avions. Les points noirs se sont mis à tourner à la queue leu leu. Ils sont très loin de nous, leur ronronnement est à peine perceptible.

- Ce sont des zinc, me crie le Capitaine.- Oui, regardez maintenant !

Les avions, des T6, ont commencé un « cirque ». L'un après l'autre, ils basculent, piquent vers un but que nous ne voyons pas, et amorcent une prodigieuse remontée à soixante dix degrés. Un peu de fumée monte du creux d'un vallon lointain. Le rodéo des T6 se poursuit sans relâche. Il semble irréel car nous n'entendons rien qu'un léger bourdonnement alors que nous pouvons suivre, distinctement, ce jeu terrible des Chasseurs. Les têtes se sont soulevées, par-dessus les hautes herbes et les rochers. Des conversations montent. On imagine, on prévoit, on critique même déjà... Et, brusquement, toutes les voix crient en même temps ! Une véritable nuée d'autres petits points noirs surgit à l'est. A la jumelle, en les comptant : douze. Ce sont des « Bananes », lourdes, c'est-à-dire chargées d'hommes, d'hommes qui, d'une minute à l'autre, vont être déposés sur un djebel hostile. Tout au loin, sur le dernier djebel, l'essaïm des « Bananes » s'est posé : alignées sur la crête, nous faisant face. Le combat des T6 semble se déplacer vers le sud car ils piquent, maintenant, à plusieurs kilomètres, au Sud du point d'engagement. Aux Chasseurs, se joignent, bientôt, des Mistral et des B 26...

- Ca doit y aller là-bas, me crie Ducloux, en faisant une grimace de connaisseur. J'acquiesce en hochant la tête. Le Capitaine nous regarde, à tour de rôle, et émet :

- C'est certainement du gros ! Pour que les « Huiles » y mettent le paquet, il faut que ce soit quelque chose d'important !

La radio nous apprend, en effet, qu'il s'agit d'un engagement très sérieux. Entre Taya et Hamman Meskoutine, un élément de ratissage a accroché une forte bande de rebelles qui ont aussitôt essayé de fuir. Les T6 les ont maintenus au sol et, c'est pour eux, que les « Bananes » ont accouché, sur ce djebel, leur cargaison de commandos. Les Paras sont donc là-bas. Nous pouvons leur faire confiance, ce sont des gars avec lesquels on ne badine pas. L'engagement se déplace encore plus au sud. Il est vraisemblable que les fellagas s'échappent, ont trouvé le « trou ». Nous voyons les B 26 poursuivre, sans cesse, leur rodéo tandis qu'une épaisse fumée grise commence à monter du sol.

Tout en marchant, nous écoutons la radio. Celui de nous, qui entend une nouvelle, la crie aux autres. Nous apprenons, ainsi, que les Bérêts Verts sont entrés dans la danse. La bande rebelle est encerclée et se défend avec force, contre toute attente. On parle de « plusieurs mitrailleuses M G », et de nombreux F.M.. Un des premiers prisonniers a assuré que Labiod, Chef militaire de la région, était parmi les fellagas. Et puis, presque aussitôt nous parvient la nouvelle de sa capture. Ducloux exulte et, faisant semblant de râler, déplore le fait que nous n'avons jamais la chance de faire de pareil prisonnier.

Brusquement, sur un appel muet, mais péremptoire, du Capitaine, nous accourons autour du SCR 300. On annonce la mort au combat du Colonel Jeanpierre. Consternation : nous ne savons plus que penser. Serions-nous tenus en échec ? Les Paras seraient-ils stoppés ? Jeanpierre s'est écrasé au sol, dans son Alouette, avec son pilote. Cela nous confond. « Ils » sont donc très forts... « Ils » se payent nos hélicoptères !

Cependant, nous avançons et nous nous rapprochons, peu à peu, de la station de Taya.

Bien avant d'atteindre la dernière colline, dominant Taya, des grenades éclatent dans le lit de l'oued devant nous. Avant d'entrer dans le village, le Bou Hamdane fait un petit coude autour d'un mamelon couvert de buissons. C'est là, que sont passés les fellagas, poursuivis par les Paras. C'est là, que viennent d'exploser plusieurs grenades. Nous sommes encore à deux kilomètres du lieu. Nous accélérons notre marche. Simultanément, la radio nous apprend qu'une bande rebelle est, en effet, passée à l'ouest de Taya, se dirige vers le sud, poursuivie par des gens de chez nous. Aux dernières nouvelles, les rebelles se montrent très méchants. On signale des morts de notre côté et, aussi, de nombreux blessés. La fièvre monte ; nos éclaireurs de pointe courent littéralement, et nous devons nous mettre en colère pour réfréner leur ardeur.

Dans le coude de l'oued avant Taya, la fumée des grenades achève de se dissiper. Nous en sommes encore relativement loin, mais nous demeurons entre l'envie de faire le coup de feu et celle de ramener, à Aïn Abid, tous nos hommes, sains et saufs. De toute façon, les Paras galopent aux trousses des rebelles, aussi avons-nous peu de chance de trouver de quoi nous occuper. Cependant, l'excitation de nos moghaznis demeure entière. Faisant halte sur une crête pour examiner le terrain qui s'étale devant nous, nous apercevons une silhouette qui gravit, en courant, une colline proche. Aussitôt, partent des coups de feu. Moghaznis et Bérêts Noirs mettent en joue et tirent, sans hâte mais avec régularité.

Par contre, dans l'oued même, la section Sautel a déniché plusieurs individus cachés parmi les gros rochers. Un Bérêt Noir nous les amène. Ceux-là ont de véritables mines de bandits. Patibulaires, le regard fuyant, L'un d'eux a l'air particulièrement sournois, nous regarde avec des yeux pleins de haine. Prudents, nous décidons d'embarquer ces loustics pour les montrer à notre O.R., chez qui leur identité sera vite vérifiée. Il est, d'ailleurs, très rare de trouver des gens qui se cachent, uniquement parce qu'ils ont peur. Généralement, ils viennent spontanément vers nous sachant, tous, que c'est là la meilleure façon de n'être pas suspectés.

Et nous continuons notre marche, sous un soleil de plus en plus ardent. La radio ne donne plus de nouvelles intéressantes. Il semble que l'opération se poursuive normalement. Midi arrive, nous rappelant que l'estomac est un organe exigeant et ponctuel. Nous donnons le signal de la pause et, montrant l'exemple, déballons nos sandwiches. Mais les bouches desséchées se refusent à saliver, pour d'aussi pauvres victuailles. Les bidons sont bientôt vides et les sandwiches à peine entamés. Puis, une somnolence pesante commence à nous envahir. D'un commun accord, Ducloux et moi nous nous levons, prenons nos armes et conseillons au Capitaine d'en faire autant. Tandis que le Capitaine et Joseph battent le rappel, nous deux, nous mettons en route tranquillement. Le terrain commence à descendre. En bas, un lit d'oued, affluent au Bou Hamdane, presque à sec, et encombré de lauriers roses, croise la piste qui, depuis un kilomètre, nous sert d'axe de marche. Nous approchons, peu à peu, de l'endroit où, ce matin, les Paras ont coupé notre route, en poursuivant les fellagas.

Nous dominons le lit du Bou Hamdane. La section du bas, étant en retrait par rapport à nos hommes, nous attendons un peu. Je réalise, alors, que notre aile gauche a un terrain beaucoup plus difficile que le nôtre...

J'examine tranquillement tout cela quand, brusquement, des coups de feu claquent dans l'oued. Un instant, nous pensons à la section Sautel. Mais, aussitôt, il nous faut nous plaquer au sol car des balles nous sifflent aux oreilles. Je m'accroupis mais cela ne suffit pas. Je dois courir me réfugier derrière un amas de pierres. En bas, dans l'oued, la section « rive gauche » est engagée. L'effet de surprise passé, nous réalisons que l'engagement n'a pas l'air d'une bagatelle. Et chacun de se poser, aussitôt, maintes questions au sujet des camarades qui sont dans l'oued. De derrière

mes rochers, j'allonge le cou et essaie de voir cette fameuse petite colline verte qui nous fait face de l'autre côté de l'oued. Dans une immobilité absolue, elle grésille au soleil. Elle est couverte de gros buissons d'épineux, verts-bleus, qui montent jusqu'à hauteur d'homme. Entre les buissons, des passages étroits pleins de cailloux gris. Une barre rocheuse part de l'oued et monte vers le sommet, coupant le terrain en deux. Elle semble rentrer sous terre avant que d'atteindre le haut de la colline.

Ducloux, courant à demi courbé, me rejoint, poursuivi par des sifflements de balles. Il repart, d'une pierre à un arbre vers le Capitaine. Il a besoin de savoir. Il ne peut rester inactif, alors que son expérience peut être utile, là où se battent nos camarades. Ducloux parti, c'est une pièce F.M. qui vient se mettre en batterie, non loin de moi. Nous scrutons, tant bien que mal, la colline et nous rendons compte qu'il est impossible de tirer, car nous ne voyons, jamais, d'où partent les coups de feu. Ce sera, ainsi, jusqu'au bout !

Brusquement, la voix du Capitaine me parvient : - *Toubib ! On a besoin de vous !*

Sortant rapidement de derrière mes cailloux, je cours vers lui. Il est debout, à peine dissimulé par le tronc d'olivier qui l'abrite du soleil. Son « bigo » à la main, il me jette :

- *Il y a plusieurs blessés de l'autre côté... - J'y vais, mon Capitaine.*

Je me retourne, cherchant des yeux mes deux comparses, Zerbib et Abdallah. Ils sont là. Un signe et ils se saisissent des troussees médicales. Sans perdre de temps à réfléchir, je pars en courant. Ma carabine dans la main gauche, je galope régulièrement. Le terrain descend lentement vers le lit de l'oued. Une fausse crête domine le Bou Hamdane que l'on ne soupçonne pas depuis le P.C. que je viens de quitter. C'est une espèce de palier longitudinal, occupé par la voie de chemin de fer, parallèle à l'oued. Je l'atteins rapidement, mais ma course doit le longer, car le remblai, descendant sur la voie ferrée, possède une pente presque à pic.

Cherchant instinctivement un passage, je pense, en même temps, à l'endroit exact où se trouvent les blessés ; je suppute le lieu : il ne peut être que dans le fouillis de buissons, et de rochers, qui couvrent le bas de cette satanée colline. Ne trouvant de passage assez rapidement, je me décide brusquement et descends résolument le mur de terre nu qui fait face à l'oued. Depuis mon départ, je ne me suis retourné que pour vérifier si ma trousse me suivait. Derrière moi, Zerbib, puis Abdallah, s'essoufflent. Abdallah porte ma trousse sur le dos, Zerbib ayant sa propre musette.

Des coups de feu nous suivent, nous accompagnent. Nous pensons que ce sont, là, les tirs de nos camarades, cherchant à nous couvrir dans notre course. Inconsciemment, je réalise que nous sommes à découvert. Seule, une grande rapidité, de ma part, peut nous permettre de traverser l'oued sans y laisser la peau. J'accélère encore ma course, sitôt glissé du remblai de la voie ferrée..

Ayant constaté, rapidement, que le lit de l'oued est terriblement tourmenté et encombré, je me laisse glisser sur sa rive droite et me jette, aussitôt, derrière un gros rocher. Je suis, au niveau même, du premier lit ensablé de l'oued. Maintenant, il s'agit de traverser. Un coup d'œil vers Zerbib et la face effrayée d'Abdallah, et me voilà reparti...

Je continue sur ma lancée. Il semble que plus rien ne peut arrêter cette course vers « mes » blessés, pas même les balles qui ricochent entre mes talons et le nez de Zerbib. Un lit de sable est traversé, encombré de roches énormes et de troncs d'arbres morts, charriés par les crues de l'hiver. Puis, nouveau chaos de rochers arrondis. Malgré notre hâte, j'ai soudain une sensation désagréable, la crainte que, là-bas, on me reproche de ne pas être arrivé plus vite.

Soudain, l'oued est là, à mes pieds, bondissant sur ses galets démesurés. Sur chaque rive, se dressent les rigides squelettes blancs des lauriers roses, noyés par les crues. Ils s'accrochent aux vêtements et entravent considérablement notre course. De pierre en pierre, sautant, glissant, je gagne l'autre rive, non sans être tombé plusieurs fois dans les trous d'eau jusqu'aux cuisses. Mes mains s'agrippent à la berge et, prenant pied sur sa rocaille, je me jette aussitôt derrière un buisson.

Le visage en sueur, soufflant, mais l'œil aux aguets, je me retourne et aperçois Zerbib et Abdallah qui sautent, comme des damnés, pour me rejoindre. Rassuré sur la présence de ma trousse, je me mets à ramper plus haut que cette berge hostile. C'est, alors, que j'entends les appels des nôtres à peu de distance. Zerbib me rattrape et, à la queue leu leu, nous nous engageons entre les buissons vers les voix qui nous demandent. Les coups de feu sont moins nourris qu'au début de l'engagement mais leur proximité ne fait que croître : ils partent à quelques cinq mètres en avant de nous, mais ce n'est pas l'heure de la peur. Nous ne pensons qu'à nos camarades, couchés non loin de nous, et qui nous désirent de toutes leurs dernières forces. Au détour d'un buisson, un Béret Noir est assis, adossé à même l'épineux qu'il ne sent pas.

- *Vite, docteur, mon genou !*

Il a reçu une balle dans le genou gauche. Pas d'hémorragie. Je ne puis m'attarder à faire un bilan précis. Pansements, injections, et je le laisse à Abdallah, à qui j'abandonne ma carabine, trop encombrante pour mes mains.

Derrière un gros rocher, Touati considère, avec un étonnement douloureux, son avant-bras gauche d'où coule un sang noir. Une lueur de confiance s'allume dans ses yeux dès qu'il me voit. Le rassurant, je lui extirpe, à la pince, une chemise de balle toute déchiquetée, sans doute arrivée, en perte de vitesse, après un ricochet sur une pierre. Pansements. Et je poursuis mon chemin au ras du sol.

Quelques mètres plus bas, m'attendent trois soldats du Bataillon, étonnés et irrités devant ce qui reste de leur camarade, le Sergent Sautel. Le visage exsangue, couché sur la pierraille, entre deux bosquets, Sautel semble très touché. Son avant-bras gauche est à demi arraché. Son avant-bras droit est rongé en demi disque, sur toute sa portion interne. Seul, le radius doit tenir le tout. Zerbib a vite posé les garrots. Morphine, contrôle précis des garrots, puis tonocardiaques. Tandis que je m'affaire, les trois Bérêts Noirs surveillent les buissons. Cependant, les coups de feu se sont raréfiés depuis une longue rafale de F.M., tirée de la hanche par un vieil engagé. Sur mon conseil, nous fabriquons une civière de fortune avec ma toile de tente et deux longs moukahlas de moghaznis. Je découvre encore une plaie au niveau du Scarpa gauche du pauvre Sergent. L'artère n'est pas atteinte, sinon ce serait vraiment trop...

Alors, nous entreprenons de ramener Sautel. Je dépêche un gars vers le Capitaine pour demander l'hélicoptère par bigo : il part en flèche. Heureusement, la bagarre semble s'être calmée. Seuls, quelques piaulements nous font brutalement nous souvenir que le danger existe toujours. Avec une peine incroyable, nous parvenons à installer notre blessé sur son brancard et, lentement, douloureusement, le terrible voyage commence, le calvaire de Sautel.

C'est dix fois qu'il nous faut nous relayer pour porter le fardeau sanglant, dix fois qu'il nous faut réaliser des prouesses pour ne pas laisser échapper la pauvre civière. Les Bérêts Noirs se relaient, trébuchant, ahanant. Les visages sont tout ruisselants de sueur, les traits tirés, farouches. Et, pourtant, il faut aller jusqu'au bout !

L'oued est large, avec ses deux lits, l'un d'eau vive, l'autre de sable croulant. Les gros rochers ronds sont autant d'obstacles à notre chemin. Les hommes sont épuisés par la tension nerveuse du combat. Plusieurs fois en chemin, je dois replacer, sur la poitrine de Sautel, son bras gauche qui pend au dehors de la civière, chose inutile et sanglante. Et pourtant, le Sergent ne se plaint pas. Il ne parle que pour demander, à ses camarades, de moins le secouer. Mais le terrain est tel qu'il est impossible de faire autrement.

Nous atteignons, enfin, la rive droite de cet oued maudit. Sur le sable, je fais déposer le brancard. Le pauvre bras est encore retombé et, visiblement impressionné, un gars me demande de le replacer sur le sergent. Sous un arbre, sur la berge sablonneuse du Bou Hamdane, Sautel est couché. Le piquant à nouveau, je lui affirme qu'il ne perdra qu'un seul bras...- *Toubib ? - Oui, mon vieux ? - Je ne pourrai plus faire de photos, hein ? - Mais si, voyons, puisque je te dis qu'il va te rester ton bras droit. - Vous dites ça pour me faire plaisir... - Mais, non, mais non...*

Ce bras droit est condamné, lui aussi, mais je suis décidé à faire croire au Sergent ce que je viens de lui affirmer. Quant au bras gauche, il n'est qu'une charpie, tordue sur son axe, horrible à voir. Je décide de couper cette chair, devenue inutile, et qui, par les douleurs qu'elle provoque, risque de choquer encore plus mon blessé. Tous se sont détournés, regardant au loin ; mâchoires serrées, alors que Sautel, tout au long de ce monstrueux travail chante, d'une voix claire et douce... Oui, mon vieux Sautel, tu peux chanter, tu es le seul à pouvoir le faire ici. Et puis, qui sait, peut-être est-ce la dernière fois...

Moi aussi, je serre les mâchoires. Ce courage extraordinaire me fait venir les larmes aux yeux. Deux coups de bistouri, trois coups de ciseaux, c'en est assez pour libérer le bras mort. Mon visage est inondé de sueur. Elle me coule sur les joues, dans les yeux. J'en ai le goût salé sur la langue. Je me suis efforcé de poser, un peu à l'écart, cette laidure morte qui avait fait partie du Sergent. Mais il s'est retourné, un peu sur son brancard, pour chercher des yeux son bras perdu. Et, tandis que je fais le pansement, il me réclame, calmement, la montre-bracelet, demeurée au poignet livide. A deux pas de l'arbre, je fais creuser un trou dans le sable. Aucun gars, ne s'avançant pour prendre la main morte, je vais l'ensevelir.

Brusquement, un vrombissement surgit par-dessus nos têtes : l'hélicoptère ! L'espoir m'est rendu d'envisager, tout de même, une chance pour Sautel. En même temps, je pense au blessé du genou. Il faut profiter de la Banane pour l'évacuer, lui aussi. Mais, il faut faire vite, pour ne pas perdre une seule minute, qui pourrait être fatale pour le Sergent. Alors, nous repartons en courant vers l'autre rive. Zerbib nous a devancés et nous le rencontrons en train de diriger le transport du « genou ». Je réalise, soudain, que Ducloux est avec nous depuis quelques temps. Je suis aussitôt rassuré. Sous son impulsion, le transport s'accélère. Pendant ce temps, l'hélicoptère, qui ne pouvait atterrir dans l'oued même, a réussi à se poser sur la première crête, dans un champ. Non sans nouvelles difficultés, nous remontons la rive de l'oued, puis le remblai de la voie de chemin de fer. Nous nous retrouvons sur cette voie ferrée, à une trentaine de mètres de la « Banane ». Sautel et Bourless y sont transportés aussitôt. Dans l'hélicoptère, je découvre un troisième blessé de chez nous, le Sergent Chesseboeuf. Il s'est fait percer l'épaule gauche alors qu'il mettait sa pièce F.M. en batterie, face à l'oued.

Voilà, ils sont tous là, « mes » blessés. Une joie curieuse, calme et sereine, me fait tout à coup tressaillir et je pense à la phrase qui m'était venue à l'esprit au départ :

- A toi de jouer, Toubib !



Le Sergent SAUTEL décoré par le Général MONTCLAR suite à l'accrochage de BOU HAMDANE.



Le Docteur Edmond-Henri STEU a accompli son service en Algérie, de Juillet 1957 à Juin 1959, comme Médecin-Lieutenant.

C'est au sein du **Bataillon de Corée**, sous l'uniforme des Bérêts noirs, que s'est déroulé son séjour dans le Constantinois.

La SAS et l'AMG, tels sont les sigles qui ont marqué son séjour au cours duquel il soignât, avec le même dévouement, aussi bien ses camarades militaires que les rebelles blessés et la population locale.

Le docteur Steu, adhérent de l'ANAAFF/ONU, est décédé le 18/5/2018

« La Malguerre » est un ouvrage issu des notes d'Edmond Steu, mis en forme par L.R. Theurot et son épouse, publié en 2006.

Lexique :

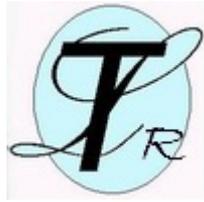
Moghaznis Membres des Sections Administratives Spécialisées, assurent la protection de la population et des infrastructures.

En principe, les Moghaznis ne participent pas aux opérations. Dans le cas présent, nous ne nous sommes pas très loin de la frontière tunisienne, il été fait appel au maximum de forces possibles.

Moukahla : Vieux fusil arabe à poudre noire.

Zerbib et Abdallah sont deux infirmiers attachés au cabinet médical dirigé par Edmond Steu.

Collection : Mémoire du Bataillon de Corée.



AUTO-EDITION.
Louis-René THEUROT
Adhérent de l'A.A.A. (*Association des Auteurs Indépendants*)

1^{ère} impression : 3^{ème} trimestre 2006
Dépôt légal
ISSN : 1264-5354

Ré-impression juin 2012 par :
IMPRIMERIE GRAPHI-THERMO - 92000 NANTERRE.

Fait à DAMMARIE Les Lys, le 11 juin 2012.